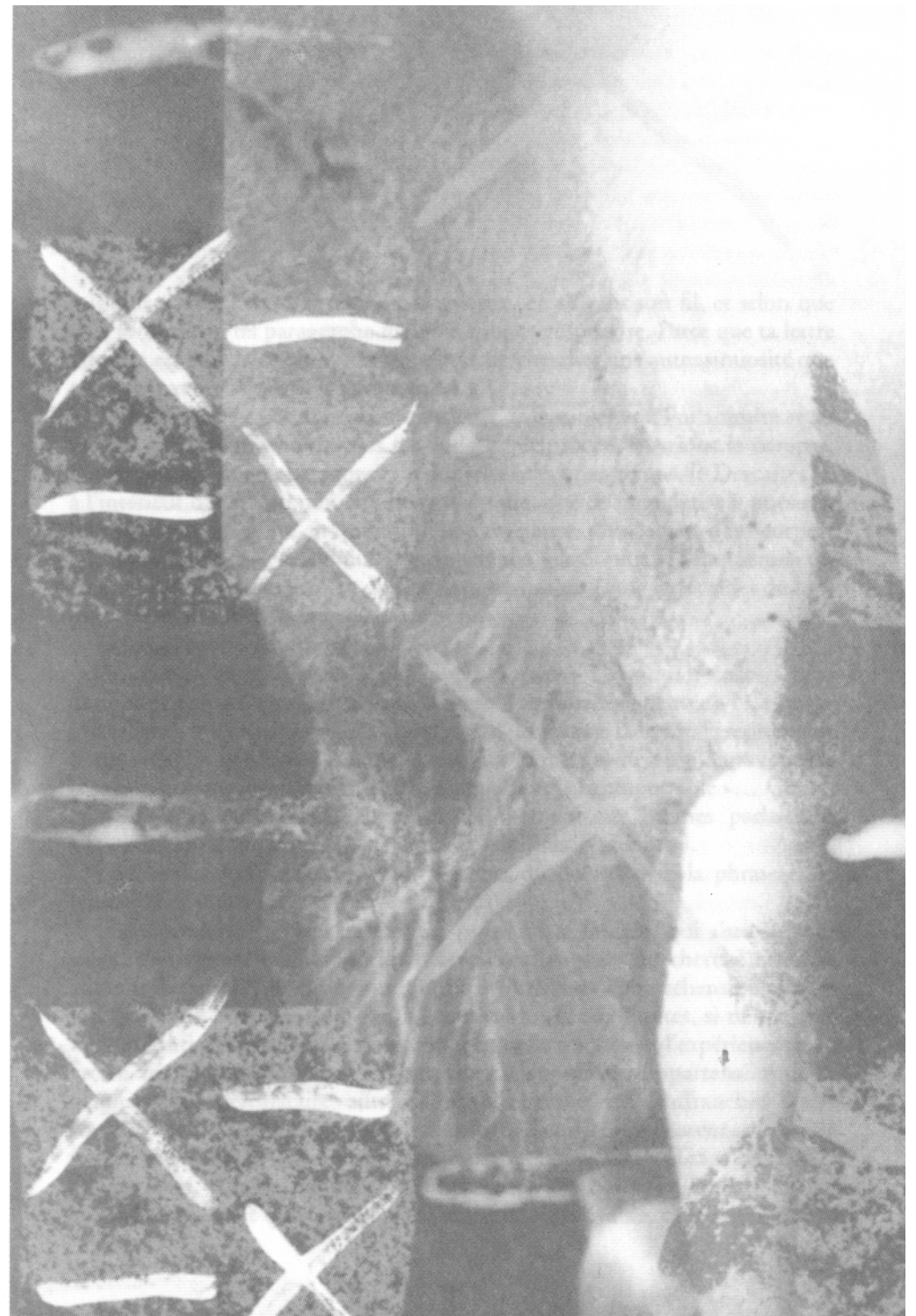


Si le cinabre était tantôt rouge, tantôt noir, tantôt léger, tantôt lourd ; si un homme se transformait tantôt en un animal et tantôt en un autre ; si dans un long jour la terre était couverte tantôt de fruits, tantôt de glace et de neige, mon imagination empirique ne trouverait pas l'occasion de recevoir dans la pensée le lourd cinabre avec la représentation de la couleur rouge ; ou si un certain mot était attribué tantôt à une chose et tantôt à une autre, ou encore si la même chose était appelée tantôt d'un nom et tantôt d'un autre, sans qu'il y eut aucune règle à laquelle les phénomènes fussent déjà soumis par eux-mêmes, aucune synthèse empirique de l'imagination ne pourrait avoir lieu.

EMMANUEL KANT



Bernard, je choisis de répondre à ta lettre, en suivant son fil, et selon que telle formule ou tel paragraphe m'incite à lui correspondre. Parce que ta lettre est forte et inductrice : inopportun, donc, de chercher une autre sinuosité que celle qu'invente sa relation – tout au long.

Il s'agit, n'est-ce pas, que nous, plusieurs, insensibles et à l'unanimité et au mépris qui est la forme la plus facile de la réciprocité, ouvrons le compas, montrions par nos « objections et réponses » (c'était au temps de Descartes !), à l'intérieur du champ non clos de la poétique, que ce singulier, « la poésie », loin de dénoter l'unité circonscriptible d'un genre, d'un objet, d'un corpus, etc., appelle (au sens où on dit « J'ai appelé ma fille Sophie ») l'inquiétude du langage sur ses possibilités, sa destination, ses limites ; langage et sujet du langage, bien sûr ; formes et expérience.

Donc, ouvrons, divergeons.

Pourquoi « rompre avec la phrase raisonnable » ? Pourquoi celle-ci vaudrait-elle pour un « conditionnement imposé au flux de la pensée » ? Ce motif surréaliste – si c'en est un – beaucoup, et toi donc dans ta lettre, le reprennent à leur compte, depuis longtemps. Ainsi plus loin loges-tu à plusieurs reprises la raison à mauvaises enseignes. Tu la qualifies d'« insupportable »... Ça me fait remonter en mémoire ce mauvais moment où Barthes parlait du « fascisme de la langue »... Je préfère « Poésie/Raison ardente ».

La question est : qu'en est-il du rapport du poème avec la phrase et le phrasé ? Un « poème » ? Qu'est-ce à dire ?

Cette prouesse spéciale en langue, prompte et limitée, qui *s'avance*, qui prend des risques, mais non sans percée hors langue ; qui cherche quelque chose (mais quoi ?) hors description, hors récit, hors compréhensibilité parfois (par où il arrive qu'on isole sa « musicalité ») ; aux limites, si tu veux, et donc volontiers transgressive pour entrer dans l'attraction et l'expérience de la limite, mais non pas en rompant toute relation avec les partenaires de la parole : sujet, destinataire, autre et Autre, référent, etc. S'affranchir, dites-vous ? Mais de quoi ? La prouesse et l'avancée, la quête, ne *peuvent* se jouer, si forcenées qu'elles se désirent, hors signifiante et hors sens ; ni sans littéralité, séquentialité, paraphrasabilité, performativité... je borne ici la série de ces propriétés qui font que le poème est objectif, objectivable, c'est-à-dire trans-

missible par un enseignement, parce que mon propos n'est pas de chercher à résumer les soins que lui prodiguent linguistique, histoire littéraire et théorie en général (discipline(s) à ne pas omettre, un point c'est tout).

Peut-être la difficulté est-elle tenue dans l'expression de « langage de la langue », plusieurs fois employée par moi (ou toi, ou toi, ou toi). Car nous avons ces deux mots là où d'autres idiomes n'en ont qu'un, pour désigner, disons, d'une part le vernaculaire objet de la linguistique, et d'autre part ce que tu appelles tantôt « expressivité », ou « l'autre langue », cette tenace illusion (sans laquelle nous ne pouvons imaginer, justement, qu'exister ait du sens) d'un vouloir-dire général, partagé par les fleurs ou les chats, les pierres ou les oiseaux (toute la « création gémissante » dirait saint Paul), auquel le poème prêterait son langage et sa voix... Dont une variante moderne serait « le parti pris des choses compte tenu des mots » de Francis Ponge. Vieilleseries ? C'est la question.

Donc, la phrase, syntaxière (Mallarmé), grammaticale, « logique » (au sens grec foncier qui précède la Logique), si disloquée, suspendue, volutée ou anacoluthée qu'elle puisse être, demeure l'élément du dire-en-poème. La poésie pense ; la pensée (s)'écrit ; le poème fait des phrases et fait lever des phases de monde dans son phrasé. Si syncopé-agglutinant qu'il soit, le poème de Celan, que tu cites en exemple, est grammatical. Quant au « flux de pensée » (je te cite continuellement), à capter ou non par de l'automatisme (chez les surréalistes), je le tiens en suspicion légitime, autant que toute idiosyncrasie. Je ne suis pas sûr, tu me comprends, que les « structures de la langue "aient à être" touchées ». Pas d'attentat. Le terrorisme a tort. La langue reprend tout dans ses possibilités. Sa loi n'est pas fasciste. Et ce qui m'intéresse encore (et toujours) dans le surréalisme, ce n'est pas son « arrière-pays déjà lointain ».

À propos de Masson, tu parles de nouvelle syntaxe et même de « nouvelle langue ». C'est ce qu'il y a de commun à la syntaxe et à la nouvelle syntaxe, à la langue et à la nouvelle langue qui me retient. Dit d'une autre manière : quelle est cette libération ? Qui n'est pas destruction ? Car, ce qui menace tout le monde, c'est la destruction, tantôt inane, ignare, analphabète (« la terre s'éjecte de ses parenthèses lettrées », me suis-je permis en corrigeant Char) ; tantôt « mathématique » (mathésique ?) au sens du beau livre de Jean-Claude Milner¹.

La libération, je l'appelle *généralisation*. D'un exemple : tu reprends le motif du cubisme « se libérant » de la perspective, mais je ne dirais pas cela, parce que même ce qui est montré sous plusieurs aspects, sous plusieurs de ses faces, n'en continue pas moins à en cacher d'autres ; je parlerais plutôt d'une généralisation de la perspective : approche du géométral d'un objet, pour reprendre un mot de Leibniz. Lutte avec les conditions de la perceptibilité.

1. *L'Œuvre claire*, Paris, Le Seuil, 1995.

« Tourner en rond », l'expression dit équivoquement la répétition lasse et la quête de l'absolu : comment s'en sortir sans sortir – rime riche ? La généralisation s'invente au fur et à mesure de la prétention à transgresser multilatéralement chaque côté, et rapporte les transgressions successives à « l'esprit ». (Un peu trop hégélien ? Oui ; pour le moment¹.)

Je remarque que pour développer cette pensée de l'émancipation, tu as recours à la binarité « signifiant-signifié » ; tu recommandes de jouer le signifiant contre le signifié. Mais, 1) c'est s'en remettre à une différence qui provient de la linguistique ; 2) comme si le partage, voire la séparation, pouvait être fait en d'un-côté-de-l'autre. Alors qu'on ne peut les décoller l'un de l'autre (comme le note Saussure) ; 3) tout l'au-delà de la limite, vers quoi le poème du signifiant *serait* tendu, est mieux approché-affronté par du syntaxique, des dissonances ou disruptions grammaticales, rythmiques, néologistiques, etc., que par des calembours phonétiques ou de signifiante ou des *importations* de techniques en provenance d'autres arts, d'autres *manières de faire*, sans transposition (j'y reviens tout à l'heure). Et en tout cas plus et mieux que par des excès ou déviances d'idiolectes privés. (Est-ce mon côté « chrétien malgré tout » : jouer une deuxième loi contre la première – sans oublier que les deux sont liées, si on se rappelle Pascal, par le *figuratif* –, mais pas la secte ni le chaos, l'anomie ou la spiritualité syncrétique ?)

Comment « impliquer gravement le corps dans l'expression » ? demandes-tu. Or, pas plus que le mot *chien* n'aboie (vieuse remarque), les mots du corps ne sont corporels. Ou : le langage, et poétique, est désincarné par constitution. Le *cogito* fait coupure. Les mots (les phrases, etc.) ne sont pas des organes ni des pharmacies.

Attention donc à certaines candeurs : ce n'est pas parce que j'emploie le mot pénétration que je pénètre ; ni des gros mots que je suis grossier. Il y a là tout un trafic « métaphorique », dans un sens mou de métaphorique, où la naïveté (la jeunesse) se fait des illusions faute de réduction phénoménologique : par emprunt d'un lexique (et d'un phrasé exclamatif, vocatif, imprécatoire, etc.) à dénotation (et connotation) anatomico-physiologico-psychologique, transfert crédule en « littérature », et croyance (un peu magique) en leur effet.

L'affaire dépend ici d'une part de ce qu'on entend par corps dans la question ; d'autre part de l'idée qu'on se fait, quelque peu magique le plus souvent, de la poésie, par rémanence de la superstition commune, c'est-à-dire de la croyance vague en une action-à-distance des « formules » sur les choses, des prières sur les événements, etc. À ce point, je pense volontiers que la rhétorique dans son acception la plus vaste, celle des *tournures* des discours dans

1. L'esprit absolu advient ? L'artiste parie pour « la folie » ? Mais la folie est celle du « raisonnable » ; non l'irrationnel.